

Autrefois, j'aimais la nuit.

Elle pouvait tomber n'importe où, à Saint-Pétersbourg comme à la Nouvelle-Orléans, je m'allongeais sur le lit – simple paille ou baldaquin – et, les mains croisées sous la nuque, j'écoutais monter vers moi, par la fenêtre ouverte, toutes les rumeurs du monde.

J'ai entendu tant de choses. Mon corps est comme une corolle, une chambre d'échos dans laquelle, au fil des ans et des voyages, se seraient entassés, pêle-mêle, les beuglements des transatlantiques, l'élégant tintamarre des oiseaux tropicaux, le vacarme des cataractes et les mélancolies tziganes. Il me suffit de fermer les yeux, de replonger un court instant dans l'obscurité pour qu'à mon oreille se bousculent des bruits familiers : des pas dans la poudreuse, le vent giflant du linge humide, les claquements mats d'une partie de billard.

C'est un herbier gigantesque où finissent de sécher – en même temps, peut-être, que mon âme – des souvenirs de fanfare, d'hymnes à la joie et

de cris de guerre. Un boucan formidable auquel j'ajoute sans y penser des milliers de parfums. Le cuir brutal des souks, le jasmin des catins ou bien encore les fritures, le suint des immondices et les boues millénaires. Comme la roue du chariot suit jour après jour la même ornière, ma chair ne parvient pas à sortir de ce chemin bruissant que jalonnent des odeurs de roseaux et de poudre à fusil ; de bois exotiques, de poissons morts et que sais-je encore...

Pendant ce qui s'apparente à une vie entière, d'un bout à l'autre du globe, j'ai goûté sans vergogne aux délices de la nuit. Je me suis goinfré de sucre et d'amertume. Sous la lune, j'ai goûté à tout. Au fond, je pressentais peut-être qu'à mes oreilles comme à mes narines palpait un monde dont j'ignorais qu'il sombrerait avant moi...

Aujourd'hui, nous ne sommes plus qu'une poignée de naufragés, un troupeau que la peur rassemble. Nos mufles tremblants se cherchent, nos souffles saccadés se mélangent et, sous la grande horloge – dont la minuterie décide seule et à heure fixe de l'extinction des feux –, nous tentons de dormir, les uns contre les autres, comme si ce bloc de viande, d'os et de sang pouvait suffire à forger l'étrave contre laquelle notre infortune finira par se fracasser.

C'est illusoire, comme le sont les prières chuchotées dans l'obscurité. Tous ces appels à La Madone, ces soupirs, ces gémissements interminables qui rythment nos nuits animales ; ces sanglots, parfois, qui se détachent de nos nerfs tendus comme un accordéon se déchire, rien de tout cela, ni les signes de croix, ni les supplications à plat ventre, rien ne saura nous délivrer du borborygme dans lequel nous patageons. Quoi qu'il advienne, nous sommes condamnés à demeurer dans ce bunker.

Nous ne saurons peut-être jamais ce qui s'est passé au juste mais le fait est, nous avons tout perdu en quelques minutes. Il n'y a eu en tout et pour tout qu'un seul message, diffusé (a-t-on supposé depuis) sur toutes les radios, les télévisions ; un appel qui sonnait tel un ultimatum, et dont la gravité s'est imposée à nous, ici même, dans les haut-parleurs du bunker. Un grand discours de fin du monde dans lequel il n'était déjà plus question d'avenir ni d'horizon mais d'embrassement et d'apocalypse. La voix qui livrait ce poignant aveu d'impuissance, cette voix qu'étranglaient le devoir et l'émotion, jamais nous ne l'avions entendue avant cela mais nous avons tous pressenti, alors qu'elle vibrait dans l'air torpide, qu'elle appartenait à un homme qui n'avait plus le moindre doute sur le sort réservé à

ses congénères. La voix – en partie couverte par les sirènes, lointaines, effrayantes – d’un homme qui nous a, semble-t-il, souhaité bonne chance avant de nous recommander à Dieu. J’ai vu ces dernières secondes comme des cordes s’effilochant, des cordes au bout desquelles nous étions suspendus et que nous devinions sur le point de rompre.

Pourtant, le silence qui a suivi nous a surpris.

Il y a des années de cela, au cours de l’un de mes voyages, j’ai assisté, sur les rives d’un fleuve sacré, au sacrifice de vaches décaties, qui n’avaient plus que la peau sur les os, et qu’on tuait d’un violent coup de merlin entre les deux yeux. Je revois nettement l’eau s’empourprer et les empreintes de nos pas dans la vase suinter le sang mais c’est aux carcasses – gisant à terre et parcourues d’affreux soubresauts, comme traversées par une électricité malsaine – qu’il m’arrive encore de comparer les hommes et femmes que nous étions, juste après l’annonce de la catastrophe.

Qui le premier, parmi nous, se lancera dans l’inventaire de ce qu’il a laissé sur l’autre rive ? Moi, je ne peux m’y résoudre. Quelque chose en moi, une force que j’étais bien loin de soupçonner, m’en empêche. Je continue de croire dur comme fer que

les miens – à commencer par ma douce Sarah – ont échappé à ce désastre. Peut-être ont-ils eu le temps de trouver refuge dans un bunker en tous points semblable au nôtre ? Peut-être guettent-ils depuis, comme moi, le moindre signe de vie ?

Je m'accroche à cette idée. Je m'y agrippais déjà, alors même que nos nerfs nous trahissaient pour nous jeter dans les bras des uns des autres. Je n'ai pas été aussi fort que je l'imaginais. Je me suis effondré en hurlant pis qu'une bête et quand ont cédé les dernières ficelles du pantin que je devenais à mesure que l'horreur s'imposait à mon esprit, j'ai perdu toute dignité, tout orgueil, et j'ai rejoint en tremblant mes compagnons qui gisaient à terre.

*

* *